

Texte 2 : Vertus nécessaires à la vie d'oraison (Chemin de perfection extraits CH 4 à 15)

Il est dit, dans la première de nos règles, que nous devons prier sans cesse. Si vous remplissez, avec tout le soin possible, ce devoir, qui est le plus important, vous ne manquerez ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, auxquels l'ordre nous oblige. Vous savez bien, mes filles, que l'oraison, pour être véritable, doit s'aider de tout cela, et que les délicatesses et l'oraison ne s'accordent point ensemble.

C'est sur l'oraison, mes filles, que vous m'avez demandé de dire quelque chose. Toutefois, avant de parler de l'intérieur, de ce qu'est l'oraison, il est certains points dont je crois devoir vous entretenir. A mon avis, ils sont nécessaires aux âmes qui aspirent à marcher dans le chemin de l'oraison, si nécessaires qu'en les pratiquant, elles pourront se trouver très avancées dans le service de Dieu, sans être de grandes contemplatives ; si au contraire ces points sont négligés, non seulement il est impossible qu'elles soient fort élevées dans la contemplation, mais elles s'abuseront étrangement, si elles croient l'être. Ne pensez pas, mes amies, que les choses dont je vais vous recommander la pratique soient en grand nombre. Plaise à Notre-Seigneur que nous gardions seulement bien celles que nos saints pères ont ordonnées et qu'ils ont observées ! C'est par ce chemin qu'ils sont arrivés à la sainteté. Je ne parlerai que de trois points de nos constitutions : il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder pour jouir de cette paix intérieure et extérieure tant recommandée par Notre-Seigneur. Je traiterai d'abord de l'amour que vous devez avoir les unes envers les autres ; ensuite, du détachement de toutes les créatures ; enfin, de la véritable humilité : ce point, bien que j'en parle en dernier lieu, est néanmoins le principal et embrasse tous les autres.

Ce grand amour mutuel, que j'ai nommé en premier lieu, est de la plus haute importance. L'amour dont je traite est de deux sortes. L'un, entièrement spirituel, est tellement dégagé des sens et de la tendresse naturelle, que rien n'en ternit la pureté. L'autre est spirituel aussi ; mais il s'y mêle quelque chose de sensible et d'humain, qui ressemble à l'affection naturelle des parents et des amis, et qui paraît légitime. Quand une âme, éclairée de Dieu, connaît bien la nature et la valeur vraie de ce monde, la vérité du monde futur, leur différence, l'éternité de l'un, le rêve rapide de l'autre ; quand elle sait ce qu'est l'amour du Créateur et celui de la créature, et qu'elle le sait non par une simple vue de l'esprit, ou par la foi, mais par une connaissance expérimentale, ce qui est bien différent ; quand elle voit, quand elle goûte ce qu'est le Créateur et ce qu'est la créature, ce que l'on gagne au service de l'un et ce que l'on perd au service de l'autre ; quand elle découvre encore d'autres vérités que Notre-Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison, ou qu'il daigne lui-même instruire directement ; quand une âme en est là, elle aime tout autrement que ceux qui ne sont point parvenus à ce degré.

Les personnes que Dieu élève à cet état, sont des âmes généreuses, des âmes royales. Vous pensez que de telles âmes n'aiment ni ne savent aimer personne, hormis Dieu. Au contraire, elles aiment d'un amour plus vrai, d'un amour plus ardent, d'un amour plus utile ; enfin, c'est de l'amour, un amour généreux et qui s'attache à donner beaucoup plus qu'à recevoir, même avec Dieu. J'affirme que cette manière d'aimer mérite le nom d'amour, plutôt que ces basses affections de la terre qui l'ont usurpé.

C'est cette manière d'aimer que je voudrais voir régner parmi vous. Sans doute, dès le commencement, elle n'aura point ce haut degré de perfection ; mais le divin Maître, n'en doutons pas, ira la perfectionnant de jour en jour.

Venons maintenant au détachement dans lequel nous devons vivre ; tout est là, si nous le pratiquons parfaitement. En effet, quand notre âme s'attache uniquement au Créateur, et considère comme un pur néant toutes les choses créées, ce grand Dieu enrichit admirablement notre âme de vertus infuses ; et, si peu que nous travaillions dans la mesure de nos moyens, il nous reste peu à combattre. Car le Seigneur s'arme lui-même pour nous défendre, et contre les démons, et contre le monde entier. Pensez-vous, mes sœurs, que ce soit un mince avantage que de nous donner tout entières, sans réserve, sans partage, à Celui qui est notre tout et l'unique source de tous les biens ?

Si on ne procède pas avec grande précaution, si, comme dans l'affaire la plus importante, on ne veille pas à

vaincre sa volonté, mille choses nous raviront cette sainte liberté d'esprit et l'empêcheront de voler, libre du poids de son corps, vers le Créateur.

Pour détacher nos affections des choses passagères d'ici-bas, et les attacher à ce qui ne doit jamais finir, ayons sans cesse présente à l'esprit la pensée que tout n'est que vanité, et que tout finit en un moment. Le moyen peut sembler faible, et cependant il communique peu à peu à l'âme une grande vigueur. De plus, ayons grand soin, même dans les plus petites choses, dès que nous sentons une attache, d'éloigner notre pensée de l'objet qui nous captive, et de la ramener à Dieu. Le secours de Dieu ne nous manquera pas. Reste pourtant à nous détacher de nous-mêmes et à lutter contre notre nature, chose rude encore, parce que nous tenons à nous-mêmes par un lien si intime, par un si grand amour ! Heureusement la véritable humilité vient ici à notre aide. Car cette vertu et la mortification vont toujours ensemble : ce sont deux sœurs qu'il ne faut point séparer.

O souveraines vertus, reines du monde, chères amies de Jésus-Christ notre Maître, qui, dans sa vie mortelle, ne se vit jamais un instant sans vous ! Celui qui vous possède peut se montrer avec assurance, et combattre contre tout l'enfer ligué, contre le monde et toutes ses séductions. Qu'il n'ait pas peur de qui que ce soit, car le royaume des cieux lui appartient. Et que pourrait-il craindre, lui qui ne compte pour rien de tout perdre ici-bas, et qui, dans cette perte même, trouve un gain ? Il ne craint qu'une chose, c'est de déplaire à son Dieu. C'est pourquoi il le supplie de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde pas par sa faute.

O vous, qui êtes libres des misères du monde, sachez souffrir quelque petite chose pour l'amour de Dieu, sans que tout l'univers l'apprenne.

Est-il un religieux fervent, est-il un homme d'oraison qui, aspirant à jouir des faveurs de Dieu, tourne le dos à la mort, au martyre, au lieu de les désirer pour lui ? Or, c'est un long martyre que la vie d'un religieux, quand il veut être bon et ami intime de Dieu. Mais toute vie est courte ; la vie est très courte quelquefois. Et que savons-nous si notre vie ne finira point une heure après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu de tout notre cœur ! Pourquoi donc faire cas de ce qui doit finir ; et si l'on pense que chaque heure peut être la dernière, qui ne voudra la bien employer ? Croyez-moi donc, le plus sûr est de s'arrêter à ces considérations.

Vous trouverez peut-être que j'insiste beaucoup sur ce point, et que mon langage est sévère. Tout abandonner ne signifie pas ici entrer dans l'état religieux ; il n'est pas de lieu où une âme parfaite ne puisse vivre dans le détachement et l'humilité ; mais il en coûte assurément plus dans le monde et c'est un grand secours que la vie régulière. Croyez-moi, la préoccupation de l'estime et des biens temporels peut exister dans les monastères comme ailleurs ; si les occasions en sont moins fréquentes, la faute est aussi plus grande. Et des religieuses auront beau compter alors de longues années d'oraison, ou pour mieux dire de spéculation, car enfin la parfaite oraison corrige ces mauvaises habitudes, elles ne feront jamais de grands progrès, et ne parviendront pas à jouir du véritable fruit de l'oraison.

Dans les commencements, la pratique, je l'avoue, en est difficile ; mais je sais qu'avec la grâce de Dieu on peut obtenir cette liberté, cette abnégation et ce détachement de soi-même. Ce qui prouve que l'âme y tend, c'est la paix profonde et la joie que Dieu lui donne à la pensée qu'elle n'aura plus à s'occuper des choses du siècle et la saveur qu'elle trouve dans les exercices de la religion.

Considérons, mes sœurs, par quel prodigieux abaissement le Sauveur est descendu jusqu'à nous afin de nous donner l'exemple de l'humilité !

Efforçons-nous d'imiter en quelque chose la parfaite humilité de la très sainte Vierge.